

Donner Lieux, résidence
au Centre de Culture Populaire, Saint-Nazaire,
de janvier à juin 2015

Récit de projet

Projet de Marie-pierre Duquoc et Julien Zerbone
Texte de Julien Zerbone

à **NOUS** de **JOUER**

Notre rencontre avec le CCP, Centre de Culture Populaire de Saint-Nazaire, remonte à un projet mené à Saint-Herblain, en 2013, ancré au sein même de la structure de travail à partir des récits qui en émergent. Nous souhaitons poursuivre ce processus de narration collectif au sein des entreprises nazairiennes. Nous nous revoyons, à l'occasion d'un colloque organisé à Saint-Nazaire dans le cadre du cinquantième anniversaire de la structure. Un événement rétrospectif qui cherche conjointement à tracer des perspectives d'avenir entre culture et travail. Notre invitation en résidence a lieu dans la foulée, dans l'idée que nous pourrions, plasticienne et historien de l'art, accompagner le CCP dans une évolution qui ne veut pas se faire au détriment de ses principes d'action et de son originalité, et contribuer par notre regard, notre action et nos interactions à l'émergence de nouvelles formes, de nouvelles dynamiques.

Projet autour de nous

Un projet sur le « nous », qui interroge les incarnations, les modalités, l'histoire du collectif, de l'ensemble au sein de l'histoire du CCP, se devait nécessairement de se décliner à la première personne du pluriel. Les « nous » du projet, achevés ou tentés, furent multiples.

Le premier « nous », à inventer sans cesse, fut le nôtre, celui de notre collaboration, plasticienne et historien de l'art, chacun avec ses prérogatives, ses besoins, ses savoir-faire, ses curiosités, sa culture et ses ambitions. Nous partagions une curiosité, celle envers le monde du travail, une ambition, celle d'une forme artistique qui s'insère, éclaire et se nourrit du champs social, une modalité de travail commune, celle de l'enquête. Il nous a fallu cependant apprendre à travailler ensemble, à nous répartir tâches et rôles et à bâtir un projet commun.

Ainsi est née l'idée de mener une enquête, d'interroger la notion de culture populaire, éminemment polysémique et fluctuante, de faire ressurgir les significations successives de ce terme, à travers recherches dans les archives, entretiens, ateliers et jeux collectifs. Ludiques, menés tant avec les anciens membres que les nouveaux, avec les usagers qu'avec les élus de comités d'entreprises, ces jeux devaient nous permettre de déterminer les étapes et les utopies successives de l'histoire du CCP, en lien avec le contexte politique, culturel, économique et social de l'as-

sociation. Ce faisant, nous cherchions à confronter, à mettre en résonance le CCP actuel avec ses existences passées, à rejouer aujourd'hui le passé pour mieux penser l'avenir. Ce faisant, nous cherchions à ne pas travailler en spectateurs, en commentateurs de cette histoire, mais en acteurs, nous souhaitions prendre pied dans les collectifs successifs de l'association et en susciter de nouveaux.

Les ateliers et jeux ne nous ont permis que de constituer des « nous » éphémères, que ce soit entre les personnes, entre les constituants du CCP, entre les époques aussi. Nous avons progressivement pris conscience de la difficulté d'une telle entreprise, que ce commun que nous voulions convoquer manquait. Nous avons révisé nos ambitions, nous proposant de concentrer notre démarche sur ce fameux « nous » qui manquait tant et dont le déficit chronique constituait un facteur important de la crise. Ainsi sont nés des projets de bannières, expressions d'une voix et d'une revendication communes, dont la fabrication collective devait permettre de réinstaurer dialogue, échange, compréhension et curiosités mutuelles entre les composantes du CCP, militants, employés, élus de CE, usagers...

Le nous de la culture populaire

A quel « nous » renvoie la culture populaire ? Quel « nous » met-elle en œuvre ? Quelle est la part du collectif, du commun dans la culture populaire ? Telles sont les questions qui ont rythmé notre projet lorsque nous avons tenté de définir la culture populaire. La culture populaire, nous explique Jean, ancien président du CCP, c'est « la culture faite par et pour les ouvriers », oxymore qui exprime bien ce rapport spécifique au collectif, où le faiseur est aussi le spectateur, où l'on s'exprime et se réalise à travers la culture et la pratique, où le collectif et l'individu s'instituent de concert.

Le « nous » nous semble, au gré de nos rencontres être à la fois le but et la condition nécessaire de la culture populaire, en somme un pari, dans la mesure où elle se doit de réaliser, d'émanciper un individu qui n'existe alors qu'à l'état de virtualité, au sein d'une collectivité qu'elle contribue à créer. Cette utopie est fragile et ambiguë parce qu'elle ne peut qu'exister en actes. Lorsque l'on évoque les réussites récentes du CCP qui expriment au mieux sa conception de la culture populaire, revient souvent le film de Marc Picavez, *L'envers du décor*, au cours duquel plusieurs femmes de ménage de la mairie de Saint-Nazaire prennent la caméra et deviennent les actrices de leurs propres scénarios. Ce qui impressionne autant Chantal, Serge que David, c'est la parole qui s'est libérée et qui s'est exprimée, de la part de femmes qui travaillent le plus souvent lorsque personne n'est là, leur fierté

mais aussi leurs revendications. Serge regrette à ce propos que cette œuvre, qui est aussi un témoignage, n'a pas été entendue à sa juste valeur, notamment concernant les conditions de travail.

A la question de savoir s'il existe une ou des cultures populaires, Fabienne remarque qu'à une époque la culture avait pour vocation de contribuer à l'émancipation des personnes, de contribuer à leur positionnement et à leur politisation. Est alors apparue l'idée d'une culture populaire contre les patrons, contre une culture de l'élite et du pouvoir, qui n'est cependant pas la définition unique de la culture populaire. Ce pourrait être la culture mise à la portée de tous, une conception militante de la culture qui refuse qu'elle ne soit réservée à une élite, au risque de considérer parfois que seule cette culture a de la valeur; ce pourrait être aussi la culture propre au peuple, ce qui impliquerait d'une part de définir ce qu'est le peuple au juste, et d'autre part de refuser que chacun possède une culture en propre, possède sa manière de voir, de vivre ; Ce pourrait être aussi, et c'est semble-t-il la voie que le CCP a emprunté, la manière d'établir, par le biais de la culture, une forme de communauté ouvrière, un « nous » de classe, en quelque sorte, conception éminemment politique et militante, mais qui risque à tout moment d'être happé par des considérations et des problématiques plus partisans que véritablement culturelles.

Le nous du CCP

A l'origine du CCP, il y avait les Copains, cette troupe de théâtre initiée par Christian Héliou et Fernand Lebeau, une troupe d'ouvriers, de Sud Aviation mais pas seulement, qui jouaient du Molière et du Brecht. L'amitié, l'amour, la lutte collective sont les ciments historiques du CCP, c'est ce qui unit – encore – les membres actifs de l'association, lorsqu'ils évoquent fêtes, soirées, actions dont le caractère convivial ne semble pas le céder au caractère politique et culturel.

Pour nous, le CCP, ce fut d'abord une organisation placée sous le signe du « Ils ». « Ils », les élus de CE d'abord, dans la bouche des membres du Conseil d'Administration du CCP et des employés de la structures. « Ils » ne prennent pas leur part dans l'activité et dans la direction du CCP, alors même qu'ils en sont les membres fondateurs, les représentants les plus importants. « Ils » considèrent le CCP comme un prestataire, et consomment au lieu de prendre part. « Ils » c'est réciproquement, dans la bouche des élus de Comités d'entreprises, les gens du CCP, qui ne tiennent pas toujours suffisamment compte des difficultés de leur tâche, dont les propositions ne correspondent plus le plus souvent aux attentes des ouvriers. « Ils » ce sont justement aussi les employés, ouvriers, travailleurs des entreprises nazairiennes, dont on regrette le manque de curiosité, le manque d'engagement. « Ils », c'est aussi la CFDT, les frères ennemis, partis au début des années 2000 fonder l'ACENER, une association devenue concurrente du

CCP, sur la région nantaise. « Ils », ce sont toutes celles et ceux qui considèrent la culture, notamment dans l'entreprise, comme un produit que l'on consomme. « Ils », enfin, nous le fûmes du point de vue des employés eux-mêmes, nous qui arrivions avec nos pratiques et nos questions dans une période de crise.

Comment ce « Ils » peut-il redevenir un « nous » ? Jean-Claude Rabreau, ancien animateur du CCP aujourd'hui en retraite, nous expliquait combien il passait de temps dans les entreprises, au contact avec les élus, afin de s'assurer leur présence, leur participation et leur soutien. Cartographier le(s) centre(s) de culture populaire, réintroduire du dialogue et de l'échange, que les uns se reconnaissent dans le regard des autres, c'est ce qui nous a donné l'idée de proposer la production de bannières, de slogans, non seulement pour définir la culture populaire, mais pour définir et communiquer un « nous » en lien avec d'autres « nous », à l'intérieur d'un « nous » mosaïque.

n'y en avait pas », ou Robert Gilot : « Moi j'ai pas connu tout de suite. J'allais aux, aux séances théâtrales, aux représentations des pièces de théâtre. On jouait beaucoup de Brecht, Ionesco et tout ça. C'était, c'était quand même du bon théâtre, c'était bien. »

Un théâtre pour tous donc, de Molière à Brecht, un théâtre par tous aussi, qui refuse la distinction entre professionnels et amateurs, entre spectateur et pratiquant, avec toujours cependant le souci de la qualité. Un théâtre total aussi, lorsqu'en 1979 le Centre Culture Populaire prend part à une opération syndicale « Saint-Nazaire ville morte », blocage intégral de la commune par les manifestants en protestation à des réductions d'effectifs à Sud Aviation, ou à l'occasion de Port-Nazaire, pièce de théâtre à l'échelle de la ville reprenant un siècle et demi d'histoire de Saint-Nazaire d'un point de vue populaire, mise en scène par Christophe Rouxel – par ailleurs animateur d'ateliers théâtre – et portée par des centaines d'acteurs professionnels et amateurs. Un idéal théâtral exigeant, qui implique qu'« au lieu de consommer des spectacles, ouvriers et employés voulaient eux mêmes être acteurs, ils avaient envie de créer ensemble. Qu'ils aient pu s'exprimer, c'est cela le plus riche. »

Le nous du théâtre

Le premier « nous » du CCP, c'est assurément celui du théâtre, qu'il s'agisse de la troupe ou du public. Au tout début, il y avait les « copains », une troupe au nom bien trouvé, fondée en 1959 par Christian Héliou, animateur à Jeunesse et Sports et militant de l'éducation populaire. Il arrive en poste à Saint-Nazaire en 1957, il a fait le Cours Simon, et il crée sa troupe avec des ouvriers, des enseignants et des gens de l'éducation populaire, notamment Fernand Lebeau, chaudronnier à la SNCASO (devenue Airbus) et fondateur du CCP. Le but de cette nouvelle association est simple, faciliter la diffusion et l'animation théâtrale, perpétuer et amplifier la démarche des Copains. Pour ce faire, Lebeau et ses camarades font appel au soutien des CE de leurs entreprises, quelle que soit leur étiquette.

La rencontre avec le CCP, c'est d'abord une rencontre avec le théâtre, comme l'expriment Jean Lefranc, membre et ancien président : « C'était en 1962, j'étais encore en apprentissage et il y avait la troupe « les copains » qui venait de se monter et qui jouait « les fusils de la mère Carrar » de Berthold Brecht et une autre pièce dont j'ai oublié le nom. Ça se situait au cinéma Le Normandie qui est l'actuel restaurant chinois rue Albert de Mun. Et donc ils nous avaient emmené, tous les apprentis, voir cette représentation parce qu'il y avait des acteurs qui étaient avec nous en apprentissage et voilà c'est là que j'ai commencé à connaître le théâtre parce qu'avant le théâtre à Saint-Nazaire, il

Le nous de l'entreprise.

S'il est un « nous » sur lequel repose l'utopie du CCP, c'est bien celui des travailleurs, au sein de l'entreprise même. L'histoire de l'association résonne des luttes collectives de la région, et de la part qu'elle y a pris en tant qu'intersyndicale. Créer les conditions de l'émergence d'un « nous » des travailleurs, telle est la mission du CCP et de la culture, encore son action a-t-elle besoin de lieux, de temps et de la volonté de former ce « nous ».

Ce nous est apparu, au gré de nos discussions, en péril, mis à mal par l'évolution tant des mentalités, de l'organisation de l'entreprise que de la culture dans son ensemble. Sur le banc des accusés, la télévision, internet, le téléchargement accusés d'entretenir l'égoïsme, la peur de l'autre, la paresse culturelle : longtemps, pour accéder aux contenus culturels, on devait aller à la bibliothèque, au théâtre, au cinéma, autant de lieux collectifs et de rencontres. Lorsque l'on évoque les valeurs qu'incarne la culture populaire, la curiosité revient souvent, en tant que capacité à l'émerveillement, recherche de la rencontre et de la nouveauté, ouverture à l'autre. Aujourd'hui, regrette cet élu de CE, c'est une culture sans curiosité qui se déploie, de Hollywood à la télé-réalité, une culture du produit que l'on consomme seul, chez soi, selon ses goûts préétablis.

Une autre valeur dont les acteurs du CCP regrettent la disparition progressive, c'est la solidarité. Comme l'explique ce secrétaire de

CE, la solidarité n'est plus en vogue, elle a laissé la place à l'individualisme, les gens luttent moins, et se fichent pas mal de ce qui peut tomber sur la tête de leur collègues : aujourd'hui, lorsqu'une partie de l'usine lutte pour sa survie, l'autre ne bouge plus, rassurée d'être épargnée. Tout dans les médias renforce cette tendance à l'égoïsme, et il s'agit moins d'une question d'éducation que de sens moral, ajoute une déléguée du personnel, dans la mesure où les nouvelles personnes qui arrivent, avec bac +4, dans l'entreprise, sont moralement moins matures que les anciens.

A décharge, cependant, il y a le contexte industriel qui a beaucoup évolué, et pas en bien. Le temps de pause du midi s'est raccourci, et les ouvriers ne peuvent plus se croiser comme auparavant. Les sites eux-mêmes ont été saucissonnés, de telle sorte que les équipes ne travaillent plus ensemble, ce d'autant moins que le recours à la sous-traitance provoque des disparités conséquentes entre travailleurs, que ce soit en termes de langue, de statut ou de droit. L'entreprise a perdu, nous expliquent des élus de CE, son intégrité, et chaque service poursuit des objectifs propres qui peuvent ne pas être en adéquation avec les intérêts de l'entreprise, comme lorsqu'un service achats met en concurrence un autre service de l'entreprise afin de réduire les coûts. Comment restituer une intégrité là où elle n'existe pas dans la réalité de l'entreprise, dans son fonctionnement ? Comment retrouver de la solidarité là où il y a mise en concurrence des collectifs et services au sein de l'entreprise ? Telles sont les questions auxquelles devraient répondre conjointement le CCP et les comités d'entreprise, avec leurs maigres moyens.

Le nous de l'intersyndicale

Intersyndical est l'un des premiers termes que nous avons rencontré, l'un des plus importants « nous » du Centre de Culture Populaire, originel et utopique. Intersyndical, cela signifie que l'association est en fait une entité dont la gestion, l'animation et la conception sont partagées entre plusieurs syndicats. À l'origine, ils sont trois, la CGT d'une part, la CFDT d'autre part et la FEN (devenue FSU par la suite, mais toujours minoritaire) enfin. Dès l'origine, Force Ouvrière est exclue de l'initiative, du fait d'une divergence de vue fondamentale quant au rôle des Comités d'entreprise, dont la dotation constitue selon le syndicat un supplément de salaire à destination des travailleurs.

Jean-François nous explique qu'à une époque, le CCP de Saint-Nazaire était l'une des seules instances où persistait un dialogue entre les deux centrales, le seul lieu où les militants parvenaient à travailler et lutter de concert, loin des débats et dissensions qui régnaient à Paris. Cette entente, explique-t-il, déplaisait probablement en haut lieu, et c'est l'une des raisons, pense-t-il, qui provoqua le départ de la CFDT, en 2003, et l'interdiction plus ou moins tacite à ses membres de prendre part aux activités de l'association. Depuis, l'ACENER, créée par la CFDT sur la région nantaise, propose aux entreprises qui le souhaitent des tarifs attractifs pour les spectacles, des sorties, rien cependant de l'ordre de l'action menée depuis 50 ans par le CCP. Comme l'exprime Jean-Claude, « La politique culturelle c'est plus difficile que le guichet ».

Nous nous en rendons compte au gré de nos rencontres, il y en a finalement pas mal, des militants CFDT, au sein du CCP, qui croient en cette utopie, mais qui ne peuvent officiellement prendre part à son administration. Christine en fait partie, elle qui est élue de CE au sein de son entreprise et porte, souvent seule, les initiatives culturelles et projets du CCP. Tout comme Fabienne, elle regrette les étiquettes que les uns et les autres s'apposent, les clivages entretenus entre syndicats, ce malgré la foi commune qui anime les militants, les prises de décisions unilatérales et opaques dont sont exclus toutes celles et ceux qui n'appartiennent pas au sérail.

Aujourd'hui, le CCP n'est plus de fait une association intersyndicale et souffre de la crise que traversent les syndicats et l'ensemble de la vie politique dans l'entreprise. L'adhésion au CCP est devenue un sujet de discorde au sein des Comités d'entreprise et un argument en période électorale, ce d'autant plus que du fait de sa structure de financement, moins de CE adhèrent au CCP, plus chacun devra payer pour assurer le financement de l'association.

Les lieux du nous

Historiquement, les lieux du « nous » à Saint-Nazaire, ce sont d'abord les bars et les restaurants, les endroits où se retrouvent les ouvriers pour boire un coup avant et après le boulot, pendant la pause de midi. Peu de temps après notre arrivée à Saint-Nazaire, Chantal, la présidente du CCP, nous invite tous deux au Saint-Denis, le plus ancien des restaurants ouvriers de la ville. Le patron, une montagne, prépare des plats simples et merveilleux servis dans des quantités gargantuesques, tandis que le comptoir, tenu par la patronne, ne désemplie pas d'ouvriers dont l'apéritif semble se prolonger indéfiniment. Conscient de cela, le CCP proposa avec *Les pieds dans le paf* des tv troquets, des projections de films courts ou de documentaires dans les cafés de la ville, à la rencontre des habitants.

Un autre lieu, ce sont les parvis, les portails, les grilles des entreprises, notamment, celui, très vaste, des Chantiers de l'Atlantique. Aux heures de l'embauche et de la débauche, les ouvriers s'y croisent, y discutent. C'est le lieu des prises de paroles syndicales, des piqués de grève, c'est aussi le lieu que le CCP investit, à de nombreuses reprises, pour des représentations théâtrales, des animations : Chantal se souvient encore d'un spectacle, d'un moment incroyable, durant lequel les gars du CCP avaient monté un spectacle de Brecht et l'avaient présenté à Penhoët, sur des tréteaux, en face des chantiers. Elle se souvient que tous les apprentis avaient quitté leurs ateliers le temps de la représen-

tation, symbole tant de la force collective qui régnait à l'époque que de la capacité à la culture à transcender les barrières sociales.

Un dernier lieu important, c'est la bibliothèque. C'est une vieille histoire, antérieure au CCP, puisqu'une bibliothèque existait déjà à Sud Aviation lorsque la structure a été officiellement créée. Aujourd'hui, à MAN Diesel notamment, mais aussi aux chantiers, c'est devenu le pivot de l'action du CCP, le lieu où les animations, où les rencontres avec les auteurs, dans le cadre du prix littéraire Fernand Pelloutier, prennent place. Lorsqu'il n'existe pas de bibliothèque, le CCP propose des points livre hebdomadaire sur les lieux de travail, au cours desquels chacun peut emprunter un ouvrage. Signe de temps difficiles, Christine, élue de CE qui avait aménagé dans son entreprise un coin livres, a découvert son trésor empaqueté dans des cartons. Ils encombraient.

Le nous des ateliers collectifs

Il est un « nous » qui incarne à la perfection la culture telle que la défend et la promeut le CCP, ce sont les ateliers collectifs. C'est une histoire ancienne que celle-ci, qui marque un tournant décisif dans l'histoire de la structure. En 1973, au Festival d'Avignon, trois militants du CCP, François Arvor, Robert Gillot et Yves Lemoine font la rencontre de Catherine de Seynes et l'invitent à intervenir à Saint-Nazaire dans le but de redonner aux travailleurs le goût et les moyens de la création individuelle et collective. S'en suivent des représentations dans les entreprises d'abord, puis la création d'ateliers théâtraux menés par Catherine de Seyne et musicaux menés par Gilles Petit, « lui, musicien, avec ce don spécial d'inventer de nouveaux instruments avec des métaux divers et variés, moi, comédienne, avec cette curiosité passionnée de découvrir des textes peu connus ».

Fin 1975, malgré les résistances (« pas le temps », « pas pour les ouvriers », « pas prioritaire », « pas évident »), un lieu est trouvé, en l'occurrence un manoir situé à Géorama avec vue sur la mer, et début 1976 démarrent des ateliers de musique, de théâtre et d'arts plastiques. Certains viennent par passion, d'autres pour apprendre à s'exprimer, la plupart par curiosité et amitié. Au printemps, une grande fête est organisée, au cours de laquelle on expose, on joue de la musique et du théâtre. Géorama apparaît, dans les souvenirs de celles et ceux qui l'ont fréquenté, comme l'utopie en acte du Centre de Culture Populaire, le lieu de tous les

possibles. Dès 1977, cependant, reviennent les objections, cette fois de la part des hiérarchies syndicales : « trop élitiste », « ça ne touche pas tous les ouvriers », « il y a d'autres priorités », qui mettent inexorablement un terme à l'expérience.

Quoiqu'il en soit, il n'est depuis lors de création réussie au CCP que celles prenant racine dans les ateliers, qu'il s'agisse de *Quand tu disais Valery*, le très beau film de René Vautier, tourné dans le prolongement d'un atelier d'initiation au cinéma au moment du mouvement social de la SEMM-SOTRIMEC, du livre *Nazaire X*, tiré d'un atelier d'écriture animé par Jean-Bernard Pouy, du *Mistero Buffo* de Dario Fo, monté par Alexis Chevalier, de *Port-Nazaire*, spectacle total à l'échelle de la ville, ou encore du très beau film de Marc Picavez, *L'envers du décor* enfin, né d'une collaboration avec des personnels d'entretien de la mairie de Saint-Nazaire et qui donna lieu à des témoignages très touchants et éclairants sur la condition, le statut, l'imaginaire de personnes qu'on ne voit jamais à l'œuvre.

De fait, au-delà de la dimension collective des ateliers et créations, c'est leur caractère politique et militant que retient Bernard Chanteux, touche-à-tout qui découvrit Géorama tout jeune, devint animateur de théâtre au sein du CCP avant de créer sa propre troupe amateur, *Le théâtre artisanal transgénique* : il y voit un outil d'équité sociale et de lutte pour des ouvriers qui savent très bien montrer leur savoir-faire, mais se montrent trop souvent incapables de s'exprimer.

culturelle et une action socio-éducative, ce qui pose problème au tout nouveau ministère de la Culture, qui souhaite séparer, dorénavant, les structures culturelles dédiées à la création et à la diffusion, et le champ « socio-culturel » qui dépendra du ministère du « Temps libre, jeunesse et sports ».

D'un côté, une culture considérée comme « déjà là », comme consubstantielle à chacun, mais qu'il convient d'exprimer pleinement, de l'autre une culture considérée comme un produit, un champ de la création professionnalisé, dont le public jouit dans des lieux spécifiques. Dans le mouvement, un « nous » disparaît, celui du pratiquant-spectateur, celui d'une culture populaire considérée comme un projet à l'échelle de la vie et de la communauté. Le CCP devient le lieu d'une conception de la culture qui n'a plus lieu, qui n'a plus de lieu, tandis que lui succèdent des lieux de création et de diffusion à l'échelle du territoire. Une phrase résume ce changement de paradigme, celle du directeur de la MJEP alors qu'il prépare le changement de statut de la structure, qui permettra selon lui de « défendre une culture qui ne soit ni populaire, ni élitiste, mais riche de propositions multiples et de qualité ».

La fin d'un nous ?

À la fin des années 70, deux structures culturelles dominent et animent la région nazairienne. La Maison des Jeunes et d'éducation permanente (MJEP) et le Centre de Culture Populaire (CCP). Si toutes deux relèvent du champ de la culture et de l'éducation populaires, fonctionnent sous statut associatif et développent tant la diffusion que la pratique, elles ne vont pas connaître le même destin. La MJEP, installée dans ce qui deviendra le cinéma Jacques Tati, se mue au début des années 80 en centre culturel pour donner naissance au théâtre actuel, installée à proximité de l'ancienne gare et du « paquebot », tandis que le Centre de Culture Populaire, faisant face à une crise de croissance que ses finances ne permettent pas de soutenir, connaît au début des années 80 une quasi faillite.

Une date, une attente incarnent ce basculement : régulièrement cité en exemple par l'opposition, le Centre de Culture Populaire, à l'arrivée de la gauche au pouvoir en 81, espère la venue du tout nouveau ministre de la Culture, Jack Lang, en même temps qu'elle négocie une nouvelle convention avec l'Etat. Las, le ministre reportera sa visite deux fois en 1982, avant de l'annuler, de même que la convention tant espérée. Signe des temps et d'un changement de paradigme, la MJEP, dans le même temps, fait sa mue. En cause, sa double casquette de lieu de pratique et de diffusion : elle est la seule parmi les grandes structures culturelles de diffusion et de création dans l'Ouest à combiner une action



à NOUS de JOUER

Marie-pierre Duquoc / Julien Zerbone
oct. 2016